

## JULES CLARETIE

existence, est parfois aussi la source d'un roman et, ce qui tendrait à le prouver une fois encore, c'est cette étrange aventure d'un jeune homme évadé de Sing-Sing, que certains journaux persistent, bien à tort, à faire passer pour Français.

Marrabé, alias Chesnut, alias Choucrouman, fils d'un pasteur protestant de la vieille Allemagne, fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps, et il faut bien reconnaître que son cas est des plus intéressants.

Il y a environ six ou sept ans, ce jeune homme arriva à New-York, où il obtint de l'emploi dans une des meilleures pharmacies de la ville. C'était un garçon intelligent, instruit, se conduisant bien, et l'avenir semblait lui sourire quand, en un jour de folie, il commit un crime en imitant la signature de son patron sur un chèque de quelques dollars.

Arrêté, jugé et condamné au minimum de la pénalité fixée par la loi, cinq ans de pénitencier, il réussit à s'évader du bague de Sing-Sing, se réfugia chez des amis et parvint à se rendre en Canada.

A peine eut-il respiré l'atmosphère pure de la Nouvelle-France, que le milieu honnête dans lequel il se trouvait sembla opérer en lui une véritable révolution, et le forçat de la veille, revêtant une sorte de nouvelle virginité morale, redevint honnête homme.

Fuehrer—c'est ainsi qu'il se nomme et non pas Marrabé, ni Chesnut, comme il le disait, ni Choucrouman, comme je l'appelais tout à l'heure,—se mit bravement au travail, devint l'associé d'un pharmacien de Montréal, se conduisit en gentilhomme, et, grâce à sa bonne conduite et aux fleurs de myosotis qu'il avait effeuillées en des moments d'amour, arriva à se marier avec une jeune fille de bonne famille anglaise.

Dire qu'il a eu raison de taire la faute commise, en un jour d'orage, serait trop, mais je me borne à constater, sans commentaire.

Après quelques mois de lune de miel, il partit de Montréal le 14 juillet 1886, le jour de la fête de la France,—il eût mieux faire de rester pour saluer le drapeau tricolore—et se rendit à Boston, puis à Providence et enfin à Brooklyn, où il entra encore dans une pharmacie, comme premier employé.

\*.\* Vous rappelez-vous l'exemple que je vous citais la semaine dernière, celui du Cognard, comte de Pontis de Sainte-Hélène, le forçat évadé, qui fut dénoncé par un de ses anciens compagnons de chaîne? Eh bien! Fuehrer eut le même sort; c'est un de ses co-pensionnaires de Sing-Sing qui le découvrit et, ne pouvant le faire chanter, le signala à la police.

Le roman n'est souvent que la copie de la vie réelle.

Le lendemain, il était réintégré au bague.

Toutefois, la vie exemplaire qu'il avait menée, depuis sa fuite, et surtout la position de sa jeune femme qui déclara l'aimer toujours, lui attirèrent les sympathies de plusieurs citoyens notables de Montréal, puis le courant s'établit et bientôt nombre de New-Yorkais s'intéressèrent à son sort.

J'approuve fort ce sentiment, et ce jeune homme, quoiqu'allemand, ne me déplait pas, parce qu'il a prouvé plus tard, par sa bonne conduite, qu'il n'était pas né mauvais.

De nombreuses requêtes furent faites pour obtenir sa grâce, et le gouverneur de l'Etat de New-York les a actuellement en mains.

A tout péché miséricorde; le pécheur en cette occasion me semble digne de pardon et, intercédant en faveur de l'évadé de Sing-Sing, j'envoie par le plus prochain courrier ce numéro du MONDE ILLUSTRÉ, au gouverneur Hill, pour le prier d'écouter favorablement la demande de grâce qui lui est faite.

\*.\* On était dix la veille; le lendemain l'un d'eux rencontre l'autre, celui qui a faussé compagnie à minuit.

—Oh! mon vieux, si tu savais comme on s'est amusé après... que tu as été parti! (sic)

Leon Leduc

**N**ous les journaux de France parlent dans les termes les plus élogieux de la nomination de Jules Claretie à l'Académie française, en remplacement de M. Cuvillier-Fleury. Le télégraphe nous avait déjà annoncé cette nouvelle, qui du reste n'a surpris personne, l'heureux événement étant prévu depuis longtemps. Dès la mort de M. Caro, on désignait le populaire administrateur de la Comédie française comme son successeur probable; de sorte que, après le décès de MM. de Viel-Castel et Cuvillier-Fleury, son droit à l'un des trois fauteuils vacants mettait toute concurrence hors de question. Il était élu d'avance. C'est la récompense légitime d'une carrière, courte encore, mais noblement remplie; c'est le but atteint, en quelques étapes, mais par un chemin droit et vaillamment frayé. Tout le monde applaudit.

En général, l'Académie ouvre ses portes au grand écrivain, au grand savant, sans trop se préoccuper du personnage lui-même; cette fois, il semble qu'elle ait voulu couronner, en même temps que le penseur fécond, l'homme de cœur, le citoyen modèle, le patriote éprouvé—nature d'élite et caractère irréprochable. Chacun a un ami maintenant à l'Académie française, c'est Jules Claretie. Car c'est là le fond de ce tempérament si fièrement trempé pourtant—une bienveillance, une cordialité, une générosité d'âme qui en font l'ami de tous; ce qui lui est largement rendu du reste. Comme le dit Victor-Fournel, dans un récent article: «Jules Claretie est l'homme pour qui le mot sympathique, s'il n'existait pas, aurait dû être inventé; sa bienvenue lui rit dans tous les yeux.» Cette impression de sympathie, on l'éprouve infailliblement en lisant les œuvres du nouvel académicien; mais quand on a la bonne fortune de l'approcher, elle fait plus que se confirmer, elle se triple, elle se décuple. En somme, l'Académie ne pouvait faire un choix plus universellement populaire.

C'était déjà, pour nous les Français d'outre-mer, une raison suffisante de nous en réjouir; mais il y a plus—c'est que Jules Claretie est un ami du Canada; c'est un enthousiaste de notre histoire, qu'il connaît sur le bout du doigt; c'est un admirateur de nos grands hommes; c'est un confrère dévoué pour nos littérateurs et nos historiens, un agrégé à notre société Saint-Jean-Baptiste de Paris—un de nos nôtres enfin. A l'Académie, il formera avec Xavier Marmier et Jules Simon, une espèce de phalange alliée qui nous patronnera et nous gagnera l'affection de la France, en lui faisant savoir par quels liens indestructibles et chers nous lui sommes attachés.

Un mot de biographie maintenant.

Jules Claretie, si parisien qu'il soit, n'a pas vu le jour à Paris; il est né à Limoges, le 3 décembre 1840. Il a par conséquent quarante-sept ans. Il est de la génération de Laurier, de Mercier, de Chapleau, d'Edgar, de David, de Legendre, de Buies, etc. C'est à onze ans qu'il fit son entrée, comme élève du lycée Bonaparte, dans la capitale littéraire du monde, qu'il devait conquérir si vaillamment au bout de sa plume de romancier, d'historien et de journaliste.

Il débuta au *Diogène*, en 1860. Ses collaborateurs chômant plus souvent qu'à leur tour, Claretie, travailleur infatigable, faisait sous divers pseudonymes le journal à lui seul. Il collaborait en même temps à la *France* et à la *France*. Il fit tour à tour partie de la rédaction de la *Revue française*, de l'*Artiste*, de la *Presse*, du *Figaro*, du *Nain Jaune*, de l'*Avenir National*—qui l'envoya en Italie, comme correspondant, pour y suivre les opérations de la guerre—de l'*Illustration*, du *Courrier de Paris*; il fut courriériste à l'*Indépendance Belge*; fournit de nombreux articles à maintes publications périodiques, entre autres à la *Discussion*, au *Boulevard*, à la *Revue du XIXe siècle*; et finalement devint le chroniqueur attitré du *Temps*, où son article hebdomadaire fit, durant plusieurs années, le succès de cet important organe. Quelqu'un l'avait surnommé le «Marceau du journalisme.»

Comme romancier, Claretie n'a pas été moins fécond. Il débute en 1862, par *Une Drôlesse*; puis viennent *Pierrille*, une délicieuse histoire

villageoise; les *Victimes de Paris*, série de nouvelles; *Petrus Borel le Lycanthrope*, où le talent de l'observateur s'affirme d'une façon magistrale; *Voyages d'un Parisien*, récit de ses excursions en Allemagne, en Angleterre et en France; un *Assassin*, succès bruyant; une *Femme de Proie*; *Madeleine Bertin*; les *Muscadins*; le *Beau Solignac*; le *Train No 17*; la *Maison Vide*; le *Troisième dessous*; *Monsieur le ministre*, l'œuvre capitale du maître; le *Million*; les *Amours d'un interne*, et enfin *Candidat*, son dernier ouvrage—une étude admirable des mœurs politiques ou plutôt électorales d'aujourd'hui.

Les œuvres de Claretie sont tellement nombreuses que nous ne pouvons guère citer que le dessus du panier. Signalons comme œuvres historiques: *Armand Barbès*, *L'Empire*, *Les Bonapartes et la Cour*, *Histoire de la révolution de 1870-1871*; comme études littéraires ou artistiques: *Molière, sa vie et ses œuvres*, *Peintres et sculpteurs contemporains*, etc.; comme ouvrages patriotiques: *La Dèche*; *La Guerre nationale*; *Paris assiégé*; *Le champ de bataille de Sedan*, etc., etc.

Au théâtre, Claretie a donné: *La famille des gueux*, drame en cinq actes; *Les Muscadins*, drame en cinq actes; *Les Ingrats*, comédie en quatre actes; *Le beau Solignac*, drame joué au Châtelet, et enfin *Monsieur le ministre* représenté au Gymnase.

Voilà le gros du bagage littéraire qui a valu à Jules Claretie le poste envié d'administrateur de la Comédie française, et qui vient de lui ouvrir si larges les portes de l'Académie. Le cachet principal de ses œuvres, c'est la distinction. Son style est clair et sobre, bien que vivant et coloré. Il y a chez lui de l'imagination sans affectation d'analyse inutile; de l'originalité sans bizarrerie; de la vérité dans l'observation sans naturalisme outré; de la vraie peinture de caractère, sans recherches psychologiques fatigantes; mais ce qu'on remarque principalement, c'est le bon goût et, je le répète, la distinction. On sent, chez le jeune maître, l'homme assez fort et assez sûr de soi, pour marcher droit devant lui, en dédaignant les trucs et les artifices vulgaires.

Jules Claretie est officier de la Légion d'honneur. Au physique, il est de taille moyenne, svelte, élégant et d'un abord singulièrement courtois. Belle tête, cheveux et barbe noirs, teint pâle, regard profond et doux. La main toujours tendue pour donner comme pour accueillir. J'ajouterai que c'est l'homme d'intérieur par excellence; le plus dévoué des pères de famille comme le plus attentif des époux et le plus tendre des fils. Et je terminerai en répétant à son sujet, ce qu'il disait lui-même de son collègue d'aujourd'hui, Emile Augier:

«Faut-il ajouter un dernier titre à la sympathie qu'on doit avoir pour un tel maître? Ce titre n'est pas à dédaigner: Emile Augier (lisons Jules Claretie) est patriote... et c'est peut-être ce qui donne à ce génie solide et clair cet accent d'honnêteté vibrante qui ajoute à notre admiration deux choses qui sont la parure de l'homme de talent et en font l'homme d'honneur: l'affection et le respect.»

Louis Fréchet.

## SCÈNE D'INTÉRIEUR

(Voir gravure)

La jolie scène d'intérieur, que nous publions aujourd'hui sur la quatrième page du MONDE ILLUSTRÉ, est due au pinceau de M. C. Burton Barber, qui s'est acquis en Angleterre une réputation incontestée.

Ce qui distingue surtout le talent de cet artiste, c'est le naturel, l'observation et une exécution des mieux soignée.

La pose de la jeune fille ne sent aucunement l'étude, les détails sont très exacts et tout concourt à faire de cette petite scène un charmant tableau.